Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 30

Artikel: Colonie suisse de Bucharest
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185860

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ses habitants. Tout à coup, un incident survient : deux grands bœufs blancs, conduits par un garçon boucher, effrayés par les hourras, par la musique et les drapeaux qui flottent, commencent une espèce de mazurka au milieu de la route qui provoque une panique générale. Les plus exposés regardent déjà l'endroit favorable pour franchir les murs des vignes, et plusieurs demoiselles se jettent pâles et tremblantes dans les bras de nos vigoureux champions.

Il est si doux pour une jeune fille de se sentir ainsi sous la tendre protection de vaillants gymnastes,.... même quand les bœufs blancs ne passent pas !

Tout rentre bientôt dans l'ordre et le banquet qui attend le cortège à la Rouvenaz remet facilement les plus émus.

M. Mayor-Vautier monte sur un banc et souhaite à tous la bienvenue en termes simples, mais pleins de cœur et de patriotisme. Les applaudissements éclatent ; les orateurs se succèdent ; les bouchons sautent ; les verres s'entrechoquent dans un séduisant cliquetis, tandis que les jeunes gens dansent sous les ombrages, entourés d'un cordon sympathique formé par la population.

Et cet entrain, cette gaîté vont toujours croissant jusqu'au moment, trop cruel, hélas ! où l'on crie partout : Embarquement !...

Hélas ! oui, un embarquement beaucoup plus important qu'au départ où nous n'avions encore qu'une partie des bagages.

. . . . . .

Le port de Vevey s'annonce, la foule encombre les quais et nous envoie de chaleureux vivats..... Encore une collation, une collation charmante sur la riante et belle terrasse du *Cercle du Léman*, où nous accueillent de nombreux amis, où les bouteilles et les coupes s'alignent et semblent nous dire : « Prenez et buvez..... puis vous m'en direz des nouvelles. »

En effet, il était excellent. Ce vin-là, uni à l'amitié, à l'entrain, au cordial accueil des Veveysans, transporterait des montagnes.

En vain, le tonnerre grondait ; en vain les éclairs sillonnaient d'éblouissants zig-zags les ombrages de la terrasse ; en vain la pluie tombait à torrents : ce n'était pour tous qu'une douche rafraîchissante et bénie !

Tout à coup, le bruit circule que le lac est agité, que le tonnage du navire est dépassé et que le capitaine ne répond plus de rien !...

L'embarquement s'effectue néanmoins ; mais la panique est générale. Plusieurs se recueillent et font un retour vers le passé, cherchant à se souvenir des figures d'un quadrille que vient d'attaquer *l'Union instrumentale.*

Bientôt tout grouille sur le pont. Le capitaine, toujours si aimable, si rempli de prévenance pour ses passagers, ne pouvant résister à l'entraînement général, fait comme tout le monde et prend part à un chassé-croisé.

. . . . . .

Dès lors, tout est confus pour moi, et pour bien d'autres. J'ajouterai seulement qu'en m'éveillant le lendemain matin, et en songeant à tout ce qui s'était passé, je m'écriai avec angoisse :

« Et la bannière fédérale ? ?... ». . . . . .

. . . . . .

Une voix charitable me répondit avec douceur : « Soyez tranquille, elle est sous clef. »

— Ah !!!..... L. M.

Colonie suisse de Bucharest.

Plusieurs de nos compatriotes fixés à Bucharest, lisant assidûment le *Conteur* et nous ayant donné maintes fois des témoignages de sympathie, nous avons désiré avoir quelques renseignements sur leur lieu de réunion, le *Cercle des 1000 colonnes.* Voici, à ce sujet, ce que nous extrayons de leur dernière lettre :

« Près du pont de fer, qui laisse passer sous son arche unique la rivière qui arrose notre capitale, est une grande véranda dont le toit est supporté par plusieurs colonnes de bois. De cette véranda, la vue, quoique assez restreinte, embrasse la machine hydraulique, la préfecture de police, la caserne des gendarmes à pied, la caisse des dépôts et consignations. A nos pieds coule la rivière, large de 10 mètres et limpide comme une soupe à la farine. C'est sur cette véranda que siège, en été, le cercle des 1000 colonnes, dont la fondation remonte à deux années environ. — Pas de statuts écrits, pas de registres, pas de comptabilité, pas de protocole. C'est l'état primitif dans toute sa simplicité. Cependant ce cercle se compose d'éléments divers, et sous ce rapport il réalise admirablement « l'unité dans la diversité ».

Il est bientôt six heures, le soleil baisse et le cercle des 1000 colonnes va ouvrir sa séance quotidienne. Voici d'abord M. M***, grand, fort et barbu, voix de basse. Il préside et ne cède que fort rarement son tabouret présidentiel à un remplaçant. A côté de lui, son associé S***, de Lausanne, que vous connaissez fort bien. C'est l'artiste habile, auquel le cercle est redevable des charmants dessins que vous savez. Dernièrement, son épouse l'ayant gratifié d'un fils, il annonça cette bonne nouvelle au cercle par une carte allégorique, et le soir il y eût séance solennelle pour fêter l'heureux événement. Je vous présente aussi le Genevois R**, arrivant avec un paquet de journaux sous le bras, et provoquant la discussion sur des questions d'économie politique, de haute finance, etc.

L'ami de Morges H*** est d'une ponctualité exemplaire, sauf pour l'heure d'arrivée ; mais on le lui pardonne, car c'est à lui que le cercle doit son nom.

Le cercle a aussi ses irréguliers, ses membres honoraires et ses correspondants. Citons parmi les premiers le professeur R***, qui, dans un mouve-

ment d'éloquence, s'est écrié : « Je ne plierai jamais! »

N'oublions pas le père L***, horticulteur, vétéran de la colonie; c'est lui qui fournit les bouquets pour tous les mariages et les baptêmes des Suisses.

La consommation consiste ordinairement en picholettes de 60 cent. d'un bon petit blanc rappelant le Lavaux. — La picholette contient les trois verres réglementaires.

Nous levons maintenant la séance, en vous priant de nous conserver votre amitié et en vous envoyant une fraternelle et cordiale poignée de mains de la part de tous les membres du cercle des 1000 colonnes.

Bucharest, 17 juin 1880.

Le vase brisé.

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'évantail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

—

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.

—

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

—

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

—

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde;
Il est brisé, n'y touchez pas.

Mœurs alpestres d'autrefois.

A l'occasion de la *fête des lutteurs*, qui vient d'avoir lieu à Langnau (Emmenthal), et de la fête fédérale de gymnastique, nous croyons qu'il est intéressant de publier la relation suivante, adressée par un touriste à la *Gazette de Lausanne* en 1805:

« Curieux de voir la célèbre fête des *Bergers des Alpes*, dont j'avais tant ouï parler, je suis parti pour Interlaken. J'en suis revenu et voici ce que j'ai vu et que je vous invite à publier, si vous jugez que la chose en vaille la peine.

Arrivé le 17, à six heures du matin, à Interlaken, je me suis de suite rendu à un quart de lieue de là sur le lieu de la scène, afin de m'y procurer une bonne place. Mais je fus bien surpris de n'y trouver encore que des vendeurs de vivres, de fruits et de rafraîchissements de toute espèce, et quatre grandes tentes dressées. J'ai vu là, au pied d'un charmant coteau en ceintre et agréablement boisé, une belle pelouse un peu marécageuse, où l'on avait tracé un cercle d'environ 300 pas de circonférence, entouré d'un banc. C'était la scène, autour d'une partie de laquelle s'élevait, en forme d'amphithéâtre, ce coteau sur lequel on apercevait les ruines de l'antique château d'Unspunnen.

Insensiblement le nombre des curieux augmentait, lorsque vers les neuf heures j'ai vu arriver, au son de deux cors de chasse, les acteurs suivis d'une foule de spectateurs de tout état, qui sont entrés dans le cercle, où les uns se plaçaient sur les bancs et les autres se couchaient sur le gazon. Dans le même instant j'entendis, d'un côté, des femmes chanter dans les bois voisins ; de l'autre, des instruments de musique. Bientôt le spectacle a commencé. J'ai vu sur une place, au-dessus du coteau, quelques bons tireurs à la cible. J'ai vu, dans le cercle, des montagnards de l'Oberland lancer tour à tour, à la distance de 25 à 30 pieds, un boulet de 36 livres. J'ai vu des paysans d'Appenzell lancer à six pieds un caillou que deux hommes avaient placé sur leurs épaules, qu'on disait peser 180 livres, et qui roulaient encore à quelques pieds du point de sa chute. J'ai vu des lutteurs de l'Oberland se serrer corps à corps, l'un enlever de terre son adversaire, et après l'avoir tourné en l'air, à bras tendus, le renverser sur le dos.

J'ai admiré la force étonnante de ces hommes nerveux, dont les jeux me rappelaient en miniature la fable des Titans escaladant l'Olympe. Pendant ces jeux, j'entendais dans un des coins du cercle un concert de voix de femmes, dans un autre un concert de cors de chasse et d'autres instruments, là enfin un concert de deux de ces fameux *cors des Alpes* (Alphorn), longs de 5 ou 6 pieds, dont le son aigre, sec et monotone fatiguait singulièrement mes oreilles. — J'ai vu là en tout plus de 3,000 âmes, tant acteurs que spectateurs, et parmi ceux-ci plusieurs étrangers des deux sexes et des Suisses de tous les cantons. J'y ai remarqué entre autres MM. les deux avoyers de Berne et quelques conseillers : MM. Gady, de Diesbach, de Maillardoz, de Reynold, de Montenach, de Fribourg ; de Glutz, de Bezenval, de Roll, de Soleure ; MM. les conseillers Abel Merian et Hausler, de Bâle ; Meyer, Schweizer et Martin Usteri, de Zurich ; Aloïs Reding, Witz, de Schaffhouse, etc.

A midi, le spectacle étant fini, les acteurs, les directeurs de la fête et plusieurs étrangers invités sont entrés dans les quatre tentes, où ils ont dîné à de grandes tables bien servies, tandis que d'autres curieux faisaient un repas champêtre sur le gazon.

Vers les 3 heures, une belle dame bernoise distribua les prix aux vainqueurs. Ils consistaient en médailles d'argent, qu'elle attachait à leurs boutonnières ; en moutons, en béliers, en poches de cuir pour mettre le sel, en bonnets de cuir, etc. Dans la soirée, il y eut un bal à Interlaken, où je n'ai pas assisté, car je m'acheminai de bonne heure du côté des glaciers du Grindelwal et m'en revins de là par le Valais en passant la Gemmi. »

Trâo vito po lo banquiet.

A n'abbàyi de la Sociétà militére dè la pompa à fû dâi Râpès d'Orient, dévessont avâi lo banquiet dè suite aprés la pararda; mâ la carbatiére que fasâi lo dinâ étâi ein retâ ; ne sé pas se la tsemenâ ne terivè pas et foumâvè, âo bin se lo gaillâ qu'étâi z'u queri lo ruti pè Lozena avâi trâo quartettâ ein route, âo bin onco s'on avâi âobliâ dè plioumâ à l'avanço lè truffès po la soupa ; adé est-te que quand la pararda rarevè avoué la musiqua, la carbatiére que rafonçâvè pî, sè peinsà : T'einlévâi te pas ! Adon le soo que dévant ein tegneint la potse pèchà à la man, et quand sont proutson dâo cabaret, le lâo fâ signo avoué sa potse dè sè reveri ein lâo deseint :

— Retornâdè férè onco on tor, la soupa n'est pas presta !